

**Colloque du 13 juillet 2014 sur le site du camp Vulkan à Haslach im Kintzigtal**

**Le propos de Jean-Michel Adenot. Extraits :**

C'est avec beaucoup d'émotion que je prends la parole devant vous. Je m'appelle Jean-Michel Georges Adenot, ma famille est originaire de la vallée du Rabodeau, dans les Vosges.

Dans un premier temps je vais évoquer en quelques mots le parcours vécu par mon grand-père paternel Georges Adenot. A travers lui, c'est l'ensemble des déportés qui ont souffert ici dans les trois camps de Haslach que je souhaite honorer. J'ai également une pensée pour toutes les populations européennes en particulier d'Europe de l'Est, dont les épreuves n'ont pas pris fin en 1945.

Puis dans un second temps je m'interrogerai sur notre geste commémoratif et sur le sens qu'il faut lui accorder.

**Le déporté Georges Adenot (1901-1946)**

Georges Adenot est né le 13 août 1901 dans les Vosges à La Petite Raon. Il est l'aîné de trois frères et va grandir à la ferme familiale. Déjà, de septembre 1914 à novembre 1918, la vallée du Rabodeau est durement occupée par l'armée du Kaiser Wilhelm. Les jeunes sont astreints au travail forcé pour la construction de voies de communication ou l'exploitation des scieries environnantes. Nous retrouvons Georges en 1944, il a 43 ans, vosgien solide d'1m80, il est marié et père d'un jeune garçon de 8 ans. Les frères de Georges, plus jeunes, sont prisonniers de guerre en Allemagne. Pour sa part, il a réussi à terminer la campagne de 40 en échappant à la captivité et il avait repris son métier de chef de gare à Moussey, responsable de l'exploitation à la petite compagnie du chemin de fer Senones-Moussey. Rapidement, il profite de sa fonction et du réseau des cheminots pour participer à la chaîne des Passeurs. Avec ses amis, il aide les fugitifs qui franchissent la frontière pour gagner la zone libre. Dans l'été 1944, Georges immobilise ses deux locomotives à vapeur. Mais pour ces activités il ne sera pas inquiété.

Comme l'ensemble des hommes de 17 à 50 ans de la haute vallée du Rabodeau, il est arrêté le dimanche 24 septembre 1944. En effet, la libération tant espérée semblait imminente. L'avance des Alliés paraissait irrésistible depuis la réussite du débarquement en Normandie. Paris avait été libéré le 24 août, Nancy seulement trois semaines plus tard, le 15 septembre. Pourtant, par manque de carburant, les Alliés restent bloqués aux portes des Vosges. La pause allait durer jusqu'en novembre. Et derrière la ligne de front baptisée « Vogesenstellung », la terreur nazie va pouvoir s'organiser, menée par toutes les polices, aidée par les traîtres repliés de la Milice et du PPF. Dans le même temps, de multiples imprudences et l'action des commandos parachutistes anglais du 2<sup>ème</sup> SAS exacerbent les tensions. A partir du 2 septembre, une terrible répression s'abat sur les populations civiles. C'est l'opération « Waldfest ».

Georges est arrêté au village voisin de La Petite Raon, rue de la Jeuse, à la ferme familiale où il était venu au ravitaillement. Les villages avaient été encerclés au petit matin par le kommando du SD dirigé par le SS Sturmbannführer Hans-Dietrich Ernst. Chaque maison est alors vidée de ses occupants. Ceux-ci sont rassemblés et identifiés, avec menace d'incendier tout le village si des « terroristes » sont identifiés. L'objectif affiché est de sécuriser la zone du front, fut-ce au prix de la terreur et du transfert des hommes valides comme travailleurs vers le Reich. Pour Georges, il est encore temps de se dissimuler puisqu'il est simplement de passage à La Petite Raon. Entendant les menaces des soldats et pensant à ses vieux parents, il préfère se montrer. Le soir même, comme des centaines d'hommes de la région, il est détenu et interrogé au château de Belval. A pieds, le convoi gardé par quelques sentinelles, passe le lendemain en Alsace, au camp de sécurité de Schirmeck où les interrogatoires se poursuivent. De là, les chemins divergent. Georges est dirigé en camion de l'autre côté du Rhin, à la forteresse de Rastatt.

Nous avons appris les détails de son périple car ils nous ont été rapportés par Jean Vinot, cadre des Etablissements Laederich à Moussey, qui a suivi exactement le même parcours. Après Rastatt et un transfert en train de 3 jours et 3 nuits, Georges arrive à Haslach le 4 décembre. Il est directement envoyé à la carrière du Vulkan. Il figure en fin de la liste établie par le kapo Edouard Derezinski dans la même équipe que lui, aux côtés de ses compatriotes Marcel Billand (cadre du textile à Senones), Charles Jacquot (Maire de La Petite Raon), Jean Vinot (déjà cité), Ernest Perrin (Directeur du Cours Complémentaire à Senones) et Pierre Samson (Directeur général des Textiles Boussac à Senones).

Je n'ai pas souhaité évoquer et décrire toutes les souffrances endurées par ces hommes dans la galerie du Vulkan durant l'hiver 44-45. D'une part, les historiens comme M Manfred Hildenbrandt et le travail de mémoire de Madame Bicheray-Choquin nous en ont parfaitement restitué tous les détails. Chacun doit s'y reporter et je ne doute pas d'ailleurs que la plupart d'entre vous les connaissent déjà. D'autre part, étant simplement petit fils d'un déporté, n'ayant pas vécu personnellement cette période, ayant au contraire bénéficié de conditions exceptionnelles de paix, une certaine pudeur m'a retenu et j'ai préféré évoquer la personnalité d'un grand-père que je n'ai pas connu, la destinée d'un homme dont la folie d'autres hommes nous a privé.

Pendant 4 mois très exactement donc jusqu'au 4 avril 1945, Georges est détenu dans la galerie humide du Vulkan. Puis il revient une semaine au bourg de Haslach, enfin il est évacué avec un groupe de prisonniers vers Hoffenburg d'où quelques-uns arrivent à s'échapper et à rejoindre les troupes françaises. Nous sommes le 19 avril 1945, Georges est malade, très affaibli, il souffre de la gale, mais il est enfin libre. Nous avons conservé le simple feuillet de papier manuscrit petit format qui lui a été remis après épouillage au DDT et examen médical sommaire : ce sera sa nouvelle pièce d'identité. Un transfert lui permet de rentrer en France le 22 avril ; il est dirigé vers le Wacken et l'Orangerie à Strasbourg car son état empire. Pour ses 1m80, Georges, alité, ne pèse plus qu'une petite trentaine de kilos. Les archives des victimes des conflits contemporains à Caen nous ont adressé une copie de son formulaire d'examen médical sur liasse carbone qui porte le numéro 406924, le même numéro figure sur le talon détachable qui lui a été remis et qui est resté dans nos papiers. Ce talon devait lui permettre la gratuité du transport par train en sa qualité de rapatrié malade. Mais le hasard allait en décider autrement. Parmi les nombreux rapatriés, Georges était accompagné depuis son arrestation par son compatriote de Moussey Henri Hung. A l'Orangerie ils retrouvent Jean Thomas, de Moussey également et tout juste libéré d'un Stalag. A ce moment-là arrive Wolf, garagiste à la Petite Raon. Il avait été envoyé par la direction des Etablissements Boussac pour récupérer deux cadres, Messieurs Billand et Samson dont nous avons déjà parlé. Mais ceux-ci sont introuvables. Wolf se propose alors de ramener dans sa traction les trois mousséens Henri Hung, Jean Thomas et Georges Adenot, ce qui fut fait. La convalescence s'annonçait difficile en ces temps de dénuement et de grande privation. Malgré un séjour à la ferme chez son frère cadet René à Outrancourt, Georges ne récupère pas. Nous le retrouvons sur une photo, très amaigri, lors de la première cérémonie commémorative de la déportation de Moussey à l'automne 1945. Sa santé continue à se dégrader, il souffre d'hypotension, de vertiges, puis se déclarent des troubles cardiaques et hépatiques. Son organisme n'en peut plus.

Le 10 janvier 1946, à la gare de Moussey, mon grand-père Georges Adenot s'est éteint.

## Le sens de notre présence à Haslach

Je me suis interrogé sur le sens de notre démarche commémorative, près de 70 ans après la tragédie de la déportation. Une tragédie de quelques mois seulement, entre septembre 1944 et avril 1945. Des mois qui portèrent tant de souffrance et nous font en ce 13 juillet nous rassembler.

Ici, nous faisons acte de Mémoire, ce qui est une perception du passé différente de l'Histoire. L'Histoire, c'est Ernest Lavisse, Numa Fustel de Coulanges, Jules Michelet ou plus récemment Fernand Braudel et l'école des Annales. La Mémoire, pour rester dans les classiques, c'est Malraux ou Charles Péguy. Sans aucun doute, nous procédons d'une démarche mémorielle. Mais que voulons-nous évoquer ? Que souhaitons-nous partager ?

*« Parce qu'un homme sans mémoire est un homme sans vie, un peuple sans mémoire est un peuple sans avenir ».*

Cette citation est du maréchal Foch. Elle justifie notre présence à Haslach aujourd'hui, elle porte nos craintes et aussi nos espoirs en l'avenir. En effet, nous sommes à la fois tournés vers 1944, en pensées et avec la participation de témoins, sentinelles vigilantes qui nous font l'honneur d'être présents malgré leur grand âge. Nous les remercions vivement. Mais nous sommes tout autant déterminés et tournés vers un avenir que nous espérons apaisé.

Notre mémoire ici à Haslach est collective. Je tiens à souligner que nous la partageons très largement. Nous la partageons d'une génération à l'autre, d'une rive du Rhin à l'autre ; année après année, nous l'enrichissons par nos rencontres et nos échanges. Depuis 1998, l'érection du monument « Gedenkstätte Vulkan » concrétise ce souhait de ne pas oublier et de ne jamais plus voir se reproduire les erreurs du passé.

Comme le précise l'historien de la mémoire Pierre Nora, la société –ensemble de plus en plus hétérogène de personnes- a pris le pas sur la nation. Au XXIème siècle, la nation n'est plus un combat, sa légitimation ne passe plus par le passé mais par des valeurs humaines et par l'avenir que nous nous proposons. Le passé, nous dit Nora, on ne pouvait qu'apprendre à le connaître, à le vénérer, et la nation, qu'apprendre à la servir. Pour l'avenir, il nous faut par contre le préparer. Je pourrais ajouter, le préparer activement. C'est notre responsabilité. Car il ne suffit pas d'affirmer, comme George Santayana que *« Ceux qui ne peuvent se souvenir de leur passé sont condamnés à le répéter »*. Non, il n'est pas suffisant de se souvenir, il faut agir. Nous devons faire, construire, et dans le respect de chacun, c'est-à-dire aussi de notre civilisation occidentale. Nous devons nous donner les moyens d'échanger, sans les barrières de l'incompréhension, ces barrières de la langue ou celles qui peuvent séparer les générations.

A ce titre, je voudrais terminer par quelques mots de remerciements en allemand à l'attention de nos hôtes, et particulièrement des plus jeunes. Ce que je tiens à leur dire va tenir en quelques mots : après deux ou trois générations, il n'est plus question de culpabilité pour vous, les jeunes, car les crimes passés furent commis par des hommes et non par des peuples.

Meine Damen und Herren...